Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 9

Artikel: Un exemple de l'influence des arabes dans l'Afrique centrale
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133369

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN EXEMPLE DE L'INFLUENCE DES ARABES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Les progrès de l'invasion arabe dans l'Afrique centrale sont si rapides, et les conséquences en sont si désastreuses, que si les Européens ne se hâtent de prendre des mesures énergiques pour s'y opposer, l'œuvre civilisatrice qu'ils veulent accomplir en faveur des indigènes sera sans objet, car ils trouveront les régions les plus fertiles dépeuplées et les localités les plus prospères ruinées par les envahisseurs. Nous n'en voulons pour preuve que l'exposé fait récemment par le lieutenant Wissmann à la Société de géographie de Londres, que nous apporte le dernier numéro des *Proceedings*.

La région mentionnée par l'explorateur est bornée par le Sankourou et le Lomami, deux affluents de la rive gauche du Congo; avant 1881, elle n'avait encore vu ni Arabes, ni Européens; Pogge et Wissmann furent les premiers qui la traversèrent. Elle forme une savane, coupée de nombreux ruisseaux qui ont creusé leur lit à une profondeur de 50 mètres, dans un terrain de laterite d'un rouge foncé, dont la couleur contraste agréablement avec les teintes sombres des herbes. Au fond de ces ravins on peut voir les grès, disposés horizontalement et souvent teintés de rouge par des parcelles de fer. Une zone étroite de forêt vierge, d'une végétation luxuriante, encadre les cours d'eau, frais et limpides comme du cristal. A vol d'oiseau, le pays a l'apparence d'un marbre richement veiné, les forêts qui bordent les ruisseaux représentant les veines, la savane ouverte le fond même de la roche. La vue est attirée par des bandes foncées qui se déroulent comme les replis d'un serpent le long des collines, et à mesure que l'on approche, il se trouve que ce sont des plantations de palmiers, à l'ombre desquels sont construits les grands villages ou plutôt les villes des Bena-Ki, de la tribu des Ba-Songé. Les troncs vigoureux et les couronnes superbes de ces palmiers à huile et à vin, prouvent évidemment que des villages y ont subsisté pendant de longues époques de paix et de sécurité.

Un jour du mois de janvier 1882, dit le lieutenant Wissmann, nous étions campés près de l'entrée occidentale d'une des plus grandes de ces villes, habitée par les Bagna Pesihi. De bonne heure le matin retentit dans notre camp le cri *Sangulemé* (prenons nos colis). Le Dr Pogge, moi et notre interprète noir, nous enfourchons nos bœufs, et nous avançons le long d'un large sentier, évidemment très fréquenté. Les dix-neuf

hommes venus avec nous de la côte, et les Ba-Louba qui, dans leur confiance naïve, s'étaient attachés aux premiers hommes blancs qu'ils avaient vus, serrèrent immédiatement leurs rangs. Notre procession qui comptait 200 personnes, y compris les 60 femmes des Ba-Louba et environ 40 hommes armés de fusils, disparut bientôt sous l'ombre fraîche des palmiers. Peu à peu la route s'élargit jusqu'à ce qu'elle atteigne 20 mètres de large. De chaque côté, des clairières laissent apercevoir des habitations dont chacune appartient à une famille et se compose de quatre ou cinq huttes d'herbe soigneusement construites, d'une hauteur de 6 mètres, et entourant une espèce de cour d'une propreté scrupuleuse. Les huttes carrées, de 6 mètres de chaque côté, sont dressées sur un soubassement d'argile, bien battue pour résister à l'humidité. Les portes, de la hauteur d'un homme, sont surmontées d'un porche.

L'intérieur est divisé en deux compartiments dont l'un contient deux lits, proprement faits de bois de palmier. Les meubles de la chambre d'habitation consistent en sièges de bois sculpté; le plancher et les parois sont couverts de nattes d'herbes, et le long des murs sont rangés un grand bouclier, des arcs et des flèches, une gourde pour le vin de palme, et un grand vase d'argile pour l'eau. Une large planche suspendue au toit est couverte de noix, de fibres de palme employées pour tisser, de peaux, de maïs et de millet. Dans les cours sont les mortiers en bois pour piler le grain, ainsi que les métiers entre deux arbres, et les jouets des enfants, car la cour est le préau de la jeune génération. Des jardins occupent l'espace libre entre les habitations; les indigènes y cultivent du chanvre sauvage, du tabac, des tomates, du poivre rouge, des courges, des ananas, des cannes à sucre, du ricin et d'autres plantes médicinales. Un bouquet de bananiers et de plantains s'élève derrière chaque maison; les palmiers fournissent à leurs propriétaires des noix, de l'huile, du vin, des fibres. Chez les Ba-Songé, ce sont les hommes qui cultivent les champs de pommes de terre douces, d'arachides, de maïs, de manioc et de millet dont on se sert pour faire de la bière. D'autre part, les femmes s'appliquent aux devoirs domestiques plus faciles, et vont chercher du bois et de l'eau.

Chaque habitation, avec sa ferme, occupe une longue bande de terrain qui s'étend de la rue du village jusqu'au ruisseau, et est bornée par des sentiers bien tracés, le long desquels cheminent des porteurs d'eau. Des chèvres laitières à courtes jambes, des moutons et une multitude de poules animent la propriété. Personne ne paraît craindre les voleurs.

Le jour de notre arrivée fut un événement. « Deux hommes blancs, à longue chevelure droite, dont l'un — le Dr Pogge — à la barbe flottante, sont venus, » disaient les natifs, « d'un pays inconnu, du côté du soleil couchant. Ils sont montés sur d'étranges animaux, ressemblant à des buffles — le gros bétail n'est pas connu dans cette région, — et ils font obéir ces énormes créatures comme des chiens. » Le bruit se répandit que c'étaient les fils de l'esprit Bena-Kalunga qui étaient sortis de l'eau.

On avait déjà rapporté dans le pays que quoique ces étrangers fussent pourvus d'armes à feu terribles, comme les Ba-Kalanga — les Arabes, — à l'est, c'étaient néanmoins de bonnes gens, qui n'aimaient pas la guerre, payaient tout ce qu'ils demandaient, au lieu de se servir eux-mêmes et de ravager le pays. Les indigènes, dans l'attente, s'étaient rassemblés devant leurs habitations : les hommes, grands et musculeux, quoique un peu obèses, complètement armés, mais d'une tenue modeste ; les femmes, également grandes, mais plus sveltes, sans ornements barbares, légèrement tatouées sur le ventre et le dos, jetant un coup d'œil sur leurs protecteurs naturels, les yeux grands ouverts, la main devant la bouche béante en signe de profond étonnement. Des enfants bien nourris regardaient les étranges hommes blancs du fond de leurs cachettes dans les buissons ou dans d'étroites ruelles. On voyait clairement que la surprise n'était pas complètement exempte d'appréhension. En promenant mes regards autour de moi, je me disais que notre petit nombre pourrait être écrasé par ces multitudes de gens avant que nous eussions pu faire usage de nos armes.

C'était une file d'habitations qui n'en finissait pas. D'une voix douce, je dis aux natifs le long de la route *uta pash, ka vita* (à bas les armes, pas de guerre), et bientôt mes efforts furent appuyés par plusieurs anciens qui m'accompagnaient et dissipèrent les dernières traces d'appréhension. De six heures et demie du matin jusqu'à onze heures sans interruption, nous suivîmes cette rue de la ville, et quand nous la quittâmes pour prendre une route vers l'est, elle se prolongeait encore vers le sud-est suivant les sinuosités du terrain. En comptant que nous marchions à raison de trois kilomètres à l'heure, la ville des Bagna Pesihi doit avoir environ seize kilomètres de longueur. Nous établîmes notre campement près du ruisseau, et bientôt notre camp se remplit d'un si grand nombre de personnes désireuses de trafiquer, que nos rapports avec nos gens à nous furent complètement empêchés. Nous eûmes la visite d'au moins 4000 à 5000 habitants de la ville. Les vivres étant très abondants, nous les achetâmes à bas prix : une poule pour un grand

caurie et une chèvre pour un mètre de calicot. C'est dans ces villages des Bena-Ki que j'ai acquis les plus beaux spécimens de ma collection d'armes : des haches de guerre incrustées de cuivre, des lances, etc.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre marche sans qu'aucune querelle eût troublé nos relations avec ces aimables sauvages. Joyeux, l'estomac bien garni — condition *sine quâ non* de la gaîté des nègres — et chargés de provisions, nous emportions un agréable souvenir de nos amis les Bagna Pesihi.

Quatre ans plus tard, je me retrouvai au centre de l'Afrique ; cette fois à la tête d'une caravane d'environ mille personnes, accompagné du lieutenant belge Le Marinel et de M. Buslag. Des forêts épaisses et inhospitalières habitées par les sauvages Bene-Mona et par des Ba-Toua dispersés, les Bushmen de cette région, nous avaient forcés de prendre une direction plus au sud. Enfin nous atteignîmes, avec une grande satisfaction, les larges savanes des Bena-Ki, où nous espérions restaurer nos forces dans des villes prospères, et nous dédommager des fatigues que nous avions éprouvées.

Nous campâmes de nouveau près de la grande ville des Bagna Pesihi. De bonne heure le lendemain, nous nous rendîmes à ses plantations de palmiers. Les chemins n'en sont plus propres comme c'était le cas naguère. Une herbe épaisse les recouvre, et à mesure que nous approchons, nous sommes frappés du silence qui y règne. Nos anciens amis ne sont plus là pour nous sourire et nous souhaiter la bienvenue. Un silence de mort règne sous les hautes couronnés de palmiers légèrement balancées par le vent. Nous entrons, cherchons vainement à droite et à gauche les habitations autrefois heureuses et les anciennes scènes de bonheur. De hautes herbes recouvrent tout ; çà et là un pieu carbonisé et quelques bananiers seuls prouvent que ces lieux ont été habités par l'homme. Des crânes blanchis le long de la route et des mains d'homme attachées à des pieux racontent ce qui s'est passé depuis notre dernière visite.

Les Ba-Kalanga, nous a-t-on dit, avec leurs longs vêtements blancs et leurs turbans, ont passé par là. Les hordes d'un chef puissant, qui vit à l'est du Lomami, et que l'on nomme tantôt Tupa-Tupa, tantôt Muchipula ou Tipo-Tipo, sont venues ici pour trafiquer. Quantité de femmes ont été emmenées, tout ce qui a fait résistance a été tué, champs, jardins, plantations de bananiers, tout a été dévasté. Les palmiers seuls ont échappé à la fureur de ces visiteurs. Deux fois, à trois mois d'intervalle, ces destructeurs sont revenus, et les ravages qu'ils ont causés ont été achevés par la petite vérole qu'ils ont apportée et par la famine. Les

Bagna Pesihi, et même toute la tribu des Bena-Ki a cessé d'exister. Quelques malheureux dispersés, nous a-t-on dit, ont cherché un refuge chez un chef qui habite sur le Sankourou, nommé Zappu-Tapp, qui est lui-même un échappé des invasions arabes.

On peut facilement s'imaginer l'indignation produite chez les Européens par la vue des ravages causés par ces destructeurs. Tous les jours se reproduisaient les mêmes scènes d'horreur, jusqu'à ce qu'un jour Wissmann et sa caravane arrivèrent sur les bords du Lukasi, où se trouvait un camp de ces Arabes, au nombre de 3000; leur chef était un nommé Sayol, un des lieutenants de Tipo-Tipo. Wissmann n'avait amené jusque-là son personnel qu'avec grand'peine, car tous ses gens avaient beaucoup souffert de la faim, en traversant les forêts vierges et les districts dépeuplés. Ils avaient vécu de moelle de palmiers, sans mépriser même des fruits réputés vénéneux; aussi se passait-il à peine un jour sans qu'un de ses fidèles Ba-Louba succombât d'épuisement. Lui, qui avait la responsabilité de leur vie, souffrait cruellement pendant ces sombres journées. Amaigris et abattus, ces pauvres gens le regardaient d'un air suppliant dans l'espoir qu'il pourrait améliorer leur position.

Après une courte mais orageuse entrevue avec Sayol, Wissmann établit son camp dans le voisinage. Il s'aperçut que la conduite des gens de Tipo-Tipo était tout autre qu'elle ne l'était d'ordinaire, et ce ne fut que lorsqu'il arriva à Nyangoué qu'il apprit que ce changement était la suite des combats livrés par les Arabes aux Européens aux Stanley-Falls. Il visita le camp de Sayol. A l'entrée, un échafaudage de poutres était orné d'une cinquantaine de mains droites coupées. Quelques-uns des hommes de Wissmann lui dirent que les victimes de ces cruautés avaient été dépecées pour servir à une fête cannibale, car les auxiliaires de Tipo-Tipo, sur le Lomami, les Bene Kaleboué et les Ba-Tetela sont cannibales.

Vivement ému, Wissmann se demanda s'il ne lui serait pas possible de punir cette horde de meurtriers; mais les conditions dans lesquelles se trouvait sa caravane lui ôtaient tout espoir de succès. Il dépendait lui-même de la bonne volonté du chasseur d'esclaves, qui pouvait l'empêcher de retourner à ces districts dépeuplés qu'il venait de parcourir avec tant de difficulté; et quant au pays qu'il avait devant lui, il ne pouvait le traverser qu'à l'aide de guides que lui fournirait Sayol.

En terminant son exposé, Wissmann s'est demandé comment cette région pourrait être mise au bénéfice de la civilisation. Les missionnaires

ont été sans doute une source de grande bénédiction pour les districts de la côte, mais il est évident que les indigènes qui n'ont pas un seul jour de sécurité, ni pour leurs vies, ni pour leurs biens, ne sont pas dans des conditions propres à ouvrir leurs cœurs aux idées nobles et élevées de la religion. La mission civilisatrice la plus nécessaire est celle qui délivrerait ces tribus du chancre rongeur qui empoisonne chez eux les sources mêmes de la vie et qui amènera infailliblement leur extinction totale. Cette œuvre réclame de grandes ressources, mais c'est une des plus nobles qui puissent être entreprises. Seulement, il faut la commencer sans tarder, car le mal s'étend rapidement, et l'influence des Arabes grandit de jour en jour.

EXTENSION DU PROTECTORAT BRITANNIQUE A LA COTE D'OR

Les *Nouvelles de nos missionnaires,* de Neuchâtel, renferment une lettre de M. Ramseyer, d'Abétifi, relative à la proclamation du protectorat anglais sur l'Okwaou [1], au nord de la colonie de la Côte d'Or. Nous en extrayons ce qui suit :

« Le 5 mai fera époque dans les annales de l'Okwaou ; ce jour-là notre province a été annexée à la Colonie et se trouve désormais sous la juridiction du gouvernement anglais de la Côte d'Or.

Depuis des années déjà le roi et ses chefs, qui avaient secoué le joug du roi de Coumassie, demandaient à être reçus dans la Colonie ; mais la réponse avait toujours été : « C'est impossible, votre pays est trop éloigné de la Côte ». L'Okwaou se trouvait donc être un état indépendant ; mais cette position devenait anormale pour un peuple qui avait toujours eu un maître. En 1876, au moment de l'arrivée des missionnaires, les chefs étaient sur le point d'accepter la proposition du roi de Coumassie, accompagnée de riches présents, de se soumettre de nouveau à leur ancien maître. La venue des missionnaires leur apparut comme un gage que le gouvernement de la Côte d'Or finirait par accéder à leur demande ; ils demeurèrent indépendants, mais en affirmant qu'ils voulaient être fidèles à la bannière anglaise. Cette position, qui leur permettait de se dire sujets anglais sans s'inquiéter des lois de la colonie, leur paraissait fort agréable. Mais elle ouvrait la porte à quantité de vagabonds, venus de la Côte, *educated natives,* comme ils s'appellent eux-mêmes, coiffés d'un bonnet rouge, prétendant être envoyés par le gouverneur pour

[1] Voy. la Carte VIe année, p. 324.